

tombions d'accord, d'entrer aujourd'hui même en possession du petit hôtel ?

—Rien, absolument, monsieur...

XXVIII

—Quel est le prix de la location ? demanda Lartigues.

—Huit mille cinq cents francs... répondit le concierge.

—C'est cher...

—Ah ! monsieur, au prix où sont les terrains dans le quartier, c'est donné.

—On diminuerait au moins cinq cents francs ?...

—Monsieur, n'y comptez pas... Le propriétaire étant très riche ne fait aucune concession...

—Je donnerai donc le prix demandé.

—Je dois prévenir monsieur que le propriétaire désirera faire un bail...

—Ce n'est donc pas vous qui êtes chargé de traiter ?...

—De traiter, oui, mais non, de terminer.

—Où demeure-t-il, votre propriétaire ?

—Rue Tronchet, dans la maison dont je suis concierge.

—Allons le trouver...

—Monsieur est décidé à louer ?

—Oui.

—Alors je puis ôter l'écriteau ?

—Parfaitement.

—Monsieur veut-il que j'ouvre un peu les fenêtres, malgré le froid, pour donner de l'air ?

—Sans doute, et je vous prierai, quand j'aurai terminé avec le propriétaire, de revenir allumer du feu dans toutes les pièces.

—Monsieur peut regarder la chose comme faite.

Le concierge ouvrit les fenêtres, tout en laissant closes les persiennes dont elles étaient garnies, et retira l'écriteau fixé dans la rue au-dessus de la porte.

—C'est fait, monsieur dit-il ensuite. Je vais vous conduire chez le patron.

—Le trouverons-nous ?

—On le trouve toujours... Il a la goutte et ne quitte son lit que pour son grand fauteuil... Une drôle d'existence pour un particulier si riche, pas vrai, monsieur ?

Les deux hommes reprirent ensemble le chemin de la rue Tronchet.

Le propriétaire, un vieillard impotent trois ou quatre fois millionnaire, était assis ou plutôt couché dans son salon, la jambe étendue sur des coussins devant un feu à faire rôtir un bœuf.

—Je tiens à faire un bail de trois ans... dit-il quand son concierge lui eut expliqué ce dont il s'agissait.

—Trois ans... répéta Lartigues. Est-ce une condition absolue.

—Oh ! absolue.

—Je l'accepterai donc sans discuter, puisque la discussion serait inutile...

Lartigues ajouta, en exhibant son portefeuille et en tirant des billets de banque :

—Je vais vous payer une année d'avance...

—L'usage à Paris, monsieur, est de ne payer que six mois... répliqua le propriétaire.

—Je le sais, mais je préfère solder l'année entière... Je voyage beaucoup... Je puis être absent au moment de l'échéance du terme, et il me serait fort désagréable d'être accusé d'inexactitude...

—Comme il vous plaira... Je vais vous donner un reçu et faire préparer le bail que nous signerons demain ou après-demain... Je l'enverrai chez vous, d'ailleurs, si vous vous installez tout de suite.

—Je m'installe aujourd'hui même.

—A merveille... Veuillez, je vous prie, me donner vos noms et prénoms...

—Walter Van Broecke.

—Vous êtes Hollandais ?

—Oui, monsieur : ancien capitaine de vaisseau de la marine royale...

—Comment orthographiez-vous votre nom ?

Lartigues tira de son portefeuille un grand papier

plié en huit, le déplia, le tendit à son interlocuteur et dit :

—Voici mon passeport... Il répondra lui-même à la question que vous venez de m'adresser.

Le propriétaire copia les noms et les qualités du prétendu Van Broecke, et fit un motivé de huit mille cinq cents francs.

Après avoir serré ce reçu et son passe-port, Lartigues prit congé, sortit avec le concierge et lui glissa cinq louis dans la main.

—Monsieur me comble !... s'écria le subalterne radieux. Je cours exécuter les ordres de monsieur en allumant du feu dans toutes les pièces...

—C'est cela même... Vous rapporterez ensuite ici la clef de l'hôtel... Je viendrai la chercher dans deux heures...

—Il suffit, monsieur...

Lartigues alla prendre l'omnibus à la Madeleine, descendit à la place de la Bastille et monta pédestrement la rue de Lyon jusqu'au chemin de fer.

Là, il alla droit à la consigne d'où il retira, grâce à son bulletin, les colis qu'il y avait déposés et que, d'après son ordre, on mit sur la banquette où se placent les bagages qu'au moment du départ les voyageurs font peser et inscrire.

Le préposé à la consigne n'examina que le bulletin et ne regarda même pas l'individu qui le lui présentait. Cela fait, il sortit et alla chercher une voiture de place qu'il ramena.

Rentrant alors dans la grande salle, il avisa un facteur du chemin de fer, auquel il enjoignit de prendre ses colis et de les charger sur la voiture.

—Monsieur ne part donc pas ? demanda le facteur un peu surpris.

—J'arrive au contraire... J'avais déposé mes bagages à la consigne d'où je viens de les retirer...

Le commissionnaire regarda les malles bariolées d'étiquettes de toutes couleurs indiquant des points de départ, des lieux d'arrivée et des noms d'hôtels. L'assertion du voyageur lui parut vraisemblable ; il chargea les malles, reçut une pièce de quarante sous et salua jusqu'à terre.

—Où allons-nous, bourgeois ? fit le cocher.

—Rue de Bondy, no 9...

La voiture partit.

Une demi-heure plus tard, elle s'arrêtait devant la porte cochère largement ouverte du no 9.

Lartigues descendit et, avec l'aide du cocher, il déchargea ses malles qui furent placées sous la voûte.

Le cocher, largement payé, s'éloigna.

Le Pseudo-Jules Thermis connaissait de longue date la maison qu'il avait indiquée.

Il savait que la loge du concierge se trouvait au premier étage et que rien ne viendrait entraver la réussite du projet qu'il avait conçu.

En sortant de l'hôtel des Pays-Bas, il s'était donné pour tâche de rendre sa piste introuvable pour les limiers de la police, si par aventure ils s'avisèrent de la chercher.

Les manœuvres auxquelles nous venons de le voir se livrer étaient tout simplement la mise en action de son plan.

Aussitôt le cocher parti et hors de portée de sa voix, Lartigues appela un gamin qui passait dans la rue en sifflant la *Marseille*.

—Mon petit homme, lui dit-il, va me chercher un fiacre et tu auras quarante sous...

Le gamin, électrisé par la promesse d'une pièce blanche représentant pour lui des plaisirs infinis, se dirigea en courant à toutes jambes vers la plus proche station, pour faire droit à la requête du généreux inconnu.

En ce moment la concierge, allant en course aux environs, descendait l'escalier.

Elle vit les bagages sous la voûte de la porte cochère et s'approcha curieusement du voyageur qui les gardait.

—Est-ce que vous venez pour quelqu'un de la maison, monsieur ? demanda-t-elle.

Prévoyant la question qui venait de lui être adressée, Lartigues avait préparé sa réponse ; aussi répliqua-t-il sans se déconcerter :

—Mon Dieu non, madame... je ne viens pour per-

sonne et voici ce qui m'arrive : j'avais fait charger mes bagages sur une voiture, au chemin de fer d'Orléans, pour aller rue Tronchet... Le cocher, une vraie brute, s'est mis, chemin faisant, à me chercher querelle en jurant qu'il n'achèverait pas une course si longue... J'ai, horreur des discussions... J'ai donc fait décharger mes bagages ici, pour avoir la paix, et je viens de prier un enfant qui passait d'aller me chercher une autre voiture.

—Oh ! ces cochers !... s'écria la concierge en haussant les épaules. Quelle graine !

—Il y en a de bons...

—Parbleu ! Témoin Lorient, le cocher du fiacre No 13, mais il y en a encore plus de mauvais... Si j'avais été à votre place, je l'aurais fait marcher, moi, et de go ! Et plus vite que ça !...

—J'en aurais eu certainement le droit, mais c'est bien ennuyeux, les querelles et puis cet homme pouvait me jouer un mauvais tour... On est si embarrassé quand on ne connaît point Paris...

—Ah ! monsieur est étranger ?...

—Oui, madame...

Comme ces derniers mots s'échangeaient, le gamin revenait avec un véhicule.

Lartigues lui remit les quarante sous et il s'éloigna radieux, en chantant à plein gosier :

“ Marchons !... Marchons !...
“ Qu'un sang impur abreuve nos sillons ! ”

La concierge, —une solide gaillarde,—offrit au sympathique voyageur de l'aider à charger ses malles sur la voiture.

Il accepta cette offre, remit à la bonne femme une preuve de sa munificence, et monta dans le fiacre en disant au cocher :

—Rue Tronchet.

—Quel numéro ?

—Vous vous arrêterez au coin de la rue.

Le cocher fit halte à l'endroit désigné.

Lartigues descendit et alla chercher la clef du petit hôtel chez la concierge du propriétaire.

La femme était seule dans la loge.

—Est-ce que votre mari n'est point de retour ? lui demanda-t-il.

—Non, monsieur... Il a pensé que, rapport au feu, il valait mieux ne pas laisser la maison seule... (il y a tant d'incendies cette année !) et il vous attend rue de Suresnes...

XXIX

Lartigues alla rejoindre la voiture qui l'attendait et qui, trois minutes plus tard, faisait halte à la porte de la nouvelle demeure.

Il mit pied à terre et sonna.

Le concierge de la rue Tronchet vint lui ouvrir, déchargea les malles et les transporta dans l'intérieur du petit hôtel.

—Monsieur veut-il que je prépare son lit et que je mette tout en ordre dans le cabinet de toilette ? demanda-t-il ensuite.

—C'est inutile...

—Cependant monsieur ne peut faire son ménage lui-même...

—Non, certes, mais j'attends un domestique que doit m'envoyer d'un moment à l'autre un de mes amis, et naturellement il se chargera de la besogne...

—Bien, monsieur... A tout hasard, et songeant que la nuit vient vite à cette époque de l'année, j'ai pris un paquet de bougies pour le compte de monsieur, j'ai garni tous les flambeaux...

—Excellente précaution dont je vous sais gré.

—En outre, poursuit le concierge, ignorant si monsieur brûlera du charbon de terre, j'ai fait apporter deux cents de bois pour les cheminées... J'espère que monsieur m'approuvera...

—Non-seulement je vous approuve, mais je vous remercie...

—Monsieur n'a plus besoin de moi ?

—Non, et aussitôt que je vais vous avoir remboursé vos avances, vous pourrez vous retirer...

(A suivre)